

## XVI

### LES POLAIRES

— Croyez-vous aux contes de fées ? me demanda, il y a cinq ans, un de mes amis, garçon parfaitement sérieux et qui n'a point la réputation d'un plaisantin ni d'un mystificateur.

— Voire... répondis-je sans me compromettre. Si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême...

— C'est mieux que *Peau d'Ane* ! reprit mon ami. Vous écrivez votre nom, votre prénom et celui de votre mère à la suite d'une question que vous posez. L'opérateur transforme les lettres en chiffres et en groupes de chiffres et se livre à des calculs tellement compliqués que — je vous l'avoue franchement — je n'y comprends rien. Toujours est-il qu'en retransformant les chiffres ainsi alignés, vous obtenez une réponse merveilleuse à ce que vous avez demandé...

— Extraordinaire ! fis-je. Les mathématiques se trouvent donc au service de l'imagination et du merveilleux ?

— Parfaitement ! Et quelle sagesse dans les réponses obtenues ! Essayez vous-même et vous m'en donnerez des nouvelles...

— Mais, m'inquiétai-je, avec qui communique-t-on donc ainsi et quels sont donc les mystérieux correspondants d'une sagesse au-dessus de l'humanité ?

— Pour que vous compreniez ma réponse, il faudrait que vous fussiez déjà un peu au courant de certaines doctrines occultes.

— Euh... euh ! grommelai-je, faites comme si je ne l'étais pas.

C'est ainsi que me fut révélée l'existence des « Maîtres ». Vous ne savez pas ce que c'est ? Ce sont des personnages en chair et en os comme nous, mais d'une mentalité supérieure à l'humanité ordinaire, qui vivent dans les solitudes de l'Himalaya et qui travaillent au bien général, dans la mesure de leur pouvoir. J'avais certes entendu maintes fois parler de cette confrérie d'hommes supérieurs qui dirigeraient le monde. Les uns l'appelaient l'Agartha, les autres la Grande Loge Blanche, mais j'avais toujours considéré leur existence comme plutôt problématique, malgré les dernières révélations du Polonais Ossendowski dans *Hommes, bêtes et dieux*.

Et voilà qu'en plein Paris, on m'apprenait qu'on pouvait communiquer avec ces êtres légendaires, comme on téléphonerait à Pierre ou à Paul, à Étoile ou à Kléber.

Décidément, l'ère des contes de fées était arrivée.

Mais j'ai en moi un vieux fonds de scepticisme. Premièrement, je n'étais pas absolument persuadé de l'existence de ces sages merveilleux, réunis, dans un couvent du Thibet ou dans une grotte neigeuse de l'Himalaya, et, deuxièmement, je me demandais comment, par des calculs plus ou moins compliqués, on pouvait arriver à communiquer avec ces personnages qui dirigent le monde. Je m'étonnais aussi que des êtres d'une telle élévation de pensée, des êtres quasi divins consentissent à perdre leur temps en répondant aux questions du premier quidam venu.

Comment douter après les précisions que l'on me donna ?

On m'affirma que des expériences avaient eu lieu dans les bureaux d'un grand journal du soir. Cela, c'était une référence... Différentes personnalités avaient été convoquées pour entendre « l'oracle de force astrale ».

Il y avait là M. René Guénon, l'auteur d'un livre sur la philosophie vedanta, Mme Jeanne Canudo, M. Jean Dorsenne, M. Fernand Divoire, l'auteur de *Pourquoi je crois à l'occultisme*, M. Maurice Magre, l'auteur de *Pourquoi je suis bouddhiste*, M. Marquès-Rivière, l'auteur de *A travers les monastères tibétains*, etc.

Les uns et les autres posèrent des questions et, après de nombreux calculs, l'oracle répondit par des paroles qui, si elles ne dénotaient point une origine indiscutablement surhumaine et divine, témoignaient néanmoins d'une réelle sagesse et d'un bon sens cher au « Français moyen ».

Bref, cette première réunion se termina par le succès de l'oracle.

Ainsi, dans le local d'un grand journal parisien, pourvu des plus récents dispositifs de la science moderne, où aboutissaient les dépêches par fil spécial, les radios venus de tous les coins du monde, on communiquait mystérieusement et mathématiquement avec des sages lointains, exactement de la même façon que le faisait, au beau milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le chevalier Casanova de Seingalt.

Quelle leçon d'humilité et quelle preuve pour les incrédules !

Cependant, je désirai en apprendre davantage sur ce mystérieux « oracle de force astrale » dont quelques initiés, à grands renforts de recommandations de silence et de discrétion, vous rebattaient les oreilles.

Et l'on me raconta alors une belle histoire, une belle

histoire pour grands enfants épris de surnaturel et de merveilleux.

Les détenteurs de cette méthode extraordinaire pour converser avec les sages de la lointaine Asie étaient deux Italiens... Mais pourquoi ne pas commencer comme dans les contes de ma mère l'Oye ?

Il y avait une fois un jeune homme F... — nous ne le désignerons que par l'initiale de son nom — qui se promenait un jour sur une route perdue de la campagne romaine. Il aimait la vie et méprisait le mystère, auquel il ne pensait même pas. Mais son naturel était bon. Il le prouva dans la circonstance suivante :

Un vieillard, un ermite en haillons, aux traits ascétiques, à la barbe blanche, était allongé, malade et blessé, sur le bord de la route. F..., ému de compassion, transporta le vieil homme chez lui, le soigna de son mieux, avec une générosité, une délicatesse que l'on trouve rarement chez les jeunes gens.

Et voici où le merveilleux commence d'apparaître... Le vieil ermite guérit. Il voulut témoigner sa reconnaissance à son hôte. Mais que peut faire un vieillard, démuné de tout, en faveur d'un jeune homme ? Il ne lui donna pas un tapis enchanté, une bourse inépuisable, ni un bonnet magique, mais il lui remit un vieux manuscrit et il accompagna son cadeau des paroles suivantes :

« Je vais quitter ce pays : je n'étais d'ailleurs venu sur la terre d'Occident que pour faire pénitence. On m'appelle le « père Julien » et je vais retourner au Thibet, dans le monastère où j'habite avec quelques sages, retirés au monde comme moi-même.

» Mais gardez précieusement ce manuscrit : il vous prêtera assistance dans la vie et il vous permettra, si vous suivez ses préceptes, d'entrer en communication avec moi et de me demander conseil. »

Le vieil homme boucla sa besace, prit son bâton et s'éloigna sur la route.

Le jeune homme, sans curiosité, jeta le manuscrit dans le fond d'une malle, n'y pensa plus et continua sa vie.

Dix années passèrent. Le hasard conduisit F... au robuste bon sens en Égypte, où il rencontra un compatriote, aussi dissemblable de lui que Don Quichotte l'était de Sancho.

A... ou plutôt pour employer le pseudonyme par lui-même choisi : Zam Bhotiva, était un grand garçon, ayant tenté différents métiers, mais assoiffé de surnaturel et hanté par le goût du merveilleux.

F... lui ayant raconté son aventure, déjà lointaine avec le père Julien, Zam Bhotiva sursauta :

Quelle aubaine pour un amateur de merveilleux !

Il interrogea aussitôt son camarade sur le précieux manuscrit.

F... ne se rappelait même plus s'il le possédait toujours. Que lui importait un grimoire plein de formules mathématiques ?

Enfin, il le rechercha et le retrouva sous une pile de linge.

Zam Bhotiva l'étudia fiévreusement et il acquit la conviction que le père Julien avait réellement fait un précieux cadeau au paisible F..., qui ne s'en souciait guère.

Il décida son ami à utiliser la méthode de « l'oracle de force astrale » et à poser des questions aux sages mystérieux... Car il se passait cette chose bizarre : le manuscrit intéressait passionnément Zam Bhotiva, mais F..., son détenteur, était le seul qui eût le pouvoir de se servir efficacement de la méthode.

C'était là un travail sérieux : il s'agissait, en effet, d'une méthode cabalistique basée sur les nombres. On

traduisait en chiffres les lettres d'une question ainsi que les lettres du prénom de celui qui posait la question. Les opérations mathématiques auxquelles devait se livrer l'infortuné F... duraient au moins trois heures, mais la réponse obtenue, la réponse du père Julien dédommageait bien, paraît-il, de la peine qu'on se donnait...

Les deux amis posèrent de nombreuses questions d'ordre à la fois spirituel et matériel. Le père Julien y répondit avec une inlassable bonne volonté et une imbattable sagesse.

— Nous sommes en possession d'un secret extraordinaire, d'un moyen cabalistique merveilleux, de la lampe d'Aladin, s'écriait Zam Bhotiva, enthousiaste comme Don Quichotte.

— Oui, mais, répondait F...-Sancho, qui passera des heures à calculer, à transformer des lettres en chiffres, à additionner, soustraire, diviser ? C'est moi...

— Nous apportons à l'humanité un secret magnifique, reprenait Zam Bhotiva-Don Quichotte. Allons à Paris, dans la Ville-Lumière !

— On nous y traitera peut-être de charlatans ! murmurait en sourdine le prosaïque Sancho.

Le sort en fut néanmoins jeté : nos deux Italiens s'installèrent à Paris. On y aime le merveilleux. Leur aventure eut un certain retentissement. Le rédacteur en chef d'un grand journal du soir s'intéressa à « l'oracle » et quelques personnes, journalistes, écrivains et autres expérimentèrent la méthode du vieil ermite de la campagne romaine et se montrèrent, sinon entièrement convaincus, du moins quelque peu troublés.

Le bruit se répandit bientôt — et c'est ainsi que j'en fus informé — qu'il existait une méthode extraordinaire pour communiquer avec ces sages mystérieux, retirés dans les montagnes de l'Asie et sur lesquels des voya-

geurs enthousiastes ont fait des récits étranges et passionnants...

Vous pensez bien que notre couple d'Italiens ne restait pas inactif. Un oracle est fait pour être interrogé et pour répondre. C'est ce qu'estima Zam Bhotiva. F..., qui remplissait dans la vie les humbles fonctions d'employé de commerce, et ne partageait point l'ardente curiosité de son camarade. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans les sages du Thibet et il aurait de beaucoup préféré écouter la radio ou jouer aux cartes que se livrer à des calculs compliqués pour la plus grande gloire de la méthode astrale. Mais de tout temps Sancho a renâclé devant le travail et c'est Don Quichotte qui va de l'avant...

Zam Bhotiva, dédaignant les plaintes de son ami, questionna, questionna et requestionna. Il apprit ainsi que le père Julien faisait partie d'un groupe de trois sages. Quand il ne répondait pas lui-même il passait la parole — si l'on ose ainsi s'exprimer — à un certain Tek le Sage.

Zam Bhotiva, en possession d'un grand nombre de réponses constituant tout un corps de doctrine, songea à les faire connaître aux foules, sous la forme d'un volume.

Il trouva un éditeur, mais il songea qu'un tel message devait être recommandé au public français par une personnalité d'une autorité reconnue. Il savait que dans tous les pays, le pavillon couvre la marchandise. Ce pavillon, il le découvrit en la personne de M. René Guénon.

René Guénon est un esprit puissant, un philosophe d'envergure, mais il est surtout destructif. Sa pensée est essentiellement négative et il s'efforce de détruire ce qui se rapproche de lui. Il a écrit un livre contre le spiritisme, il a écrit un livre contre la théosophie à laquelle il a voulu refuser même son nom de théosophie,

en l'appelant le théosophisme ; il a attaqué certaines doctrines hindoues, il était prêt à attaquer d'autres doctrines encore. Or, on lui demandait de construire. Il se méfia. Il promit la préface. Il l'écrivit même. Mais, avant de la donner, il voulut mettre l'oracle à l'épreuve, faire passer, par le moyen de questions posées, une sorte d'examen aux trois sages lointains.

Peut-on faire passer un examen à de sages détenteurs de la vérité, à des maîtres habitant des solitudes du Thibet ? Ceci est un délicat problème.

Les réponses aux deux premières questions furent, je crois, jugées satisfaisantes par René Guénon. Les trois sages étaient bien des sages instruits, de vrais sages. Mais il leur tendit un piège. Il voulut s'assurer de leurs connaissances en langue sanscrite.

— Qu'est-ce qu'Hamsa ? leur demanda-t-il encore.

Hamsa signifie le cygne symbolique et aussi la libération de l'esprit. Mais les sages le savaient-ils ?

La réponse fut énigmatique et ne put être considérée, sous quelque aspect qu'on l'examinât, que comme méprisante pour le questionneur. Elle fut à peu près celle-ci :

— Fume de la racine de chanvre dans une pipe à eau et tu sauras ce que c'est qu'Hamsa.

René Guénon ne pouvait raisonnablement plus patronner des sages qui le conviaient lui, le grave philosophe, à fumer du chanvre dans une pipe à eau. Une rupture s'ensuivit avec Zam Bhotiva, qui se rattrapa en demandant trois préfaces pour son livre au lieu d'une : à MM. Fernand Divoire, Maurice Magre et Marquès-Rivière. *Asia misteriosa* parut avec ses trois préfaces et eut un certain succès de curiosité.

\*  
\* \*

— Et les Polaires ? direz-vous.

— Eh bien ! ce fut justement après la publication du volume intitulé *Asia mysteriosa* que l'on se mit, à mots couverts, avec des clins d'œil complices, à vous parler d'un groupement secret destiné à sauver, si ce n'est l'humanité, tout au moins la France, et que ses fondateurs, Zam Bhotiva-Don Quichotte et F...-Sancho Pança avaient appelé : la Fraternité des Polaires.

Les sociétés secrètes jouissent dans tous les pays d'un grand succès. Les vieilles croyances puérides qui demeurent en chacun de nous, le goût des cérémonies merveilleuses et cachées trouvent à s'y développer en toute liberté.

Mais à quoi donc répondait celle des détenteurs de l'oracle de force astrale et que signifiait ce mot de « Polaire » qui vous glaçait les os ?

Vous pensez bien que, lorsqu'on possède une méthode aussi précieuse que celle du père Julien, il faut l'utiliser. Nos deux amis, venus d'Italie pour sauver la France, n'y manquèrent pas. Ils avaient pour eux une qualité remarquable qui permet de fermer les yeux sur leurs petits travers : le désintéressement.

Du fond du Thibet, à moins que ce ne soit des hauteurs de l'Himalaya, les trois sages, dont le père Julien et l'excellent Tek, envoyèrent à leurs correspondants parisiens des messages catastrophiques, des avertissements comminatoires. L'Occident allait être bouleversé ; Paris et la France entière seraient soumis à de terribles convulsions.

Si l'oracle menaçait, il indiquait aussi un moyen de venir en aide à « l'humanité dolente », pour employer l'expression teintée d'archaïsme dont il se servait.

Ce moyen, c'était la constitution d'une société secrète qui s'intitulait la « Fraternité polaire » pour rappeler l'antique tradition nordique et dont les animateurs seraient naturellement les détenteurs de l'oracle de force astrale.

Je fus tenu régulièrement au courant de la formation des Polaires par un ami qu'enthousiasmait déjà la pensée d'appartenir à une société cachée et — qui sait, peut-être redoutable ? — et qui ne fût pas la franc-maçonnerie.

Vous auriez peut-être pu croire que ce groupement constitué en plein vingtième siècle serait dépouillé des règles surannées et un peu puériles des associations dont nos grands-pères faisaient leurs délices.

Pas du tout ! Le règlement intérieur des Polaires nous reporte étrangement aux temps déjà lointains des châteaux forts et des sorciers. Il y a des mots de passe, il y a des processions symboliques, il y a des gestes rituels, il y a même des cagoules... tout comme dans le Ku-Klux-Klan...

Rien ne manque aux Polaires, pas même un grand maître. Car nos deux camarades italiens estimèrent — ou plutôt l'oracle estima — que les frères Polaires devaient respect et obéissance à un grand maître d'une haute situation sociale et d'une autorité morale indiscutable.

On fit un choix magnifique en la personne d'un évêque *in partibus*, Mgr X..., qui avait été, disait-on, un personnage considérable à la cour pontificale.

C'était un monseigneur très « à la page ». Quoiqu'il fût parfaitement et authentiquement évêque, il n'était pas tout à fait orthodoxe. Il croyait en effet aux pouvoirs spirituels des maîtres de l'Himalaya et ne dédaignait pas d'entrer en communication avec eux, par le moyen de l'oracle de force astrale.

Par d'autres moyens aussi, d'ailleurs. Mon ami, qui faisait partie du premier noyau polaire, me raconta les

débuts du groupement. On se réunissait chez Monseigneur. On faisait la chaîne magique. Monseigneur, qui portait toujours un masque, se tenait au milieu avec un médium. Lorsque celui-ci entrait en transe, il se rendait, sur la volonté expresse de l'évêque et grâce à la force des frères Polaires, sur les hauteurs de l'Himalaya, et il décrivait sa visite aux trois sages que Zam Bhotiva, toujours présent, évidemment, appelait gentiment et familièrement : les Petites Lumières. Le médium décrivait le logis du père Julien et de ses compagnons, et il se faisait l'écho de leurs entretiens et de leurs recommandations les plus strictes.

Les « Polaires » n'étaient plus un groupement chimérique, c'était une société très sérieusement organisée : sans doute travaillaient-ils, comme ils le prétendaient, pour le bien de l'humanité « dolente ». Mais quelques hommes fortunés travaillèrent aussi pour le bien des Polaires eux-mêmes, car « l'oracle de force astrale » eut bientôt son temple. Il ne valait sans doute point celui de la Pythie de Delphes ; il était néanmoins confortablement installé dans un bel immeuble de l'avenue Junot, où habitait — comme de juste — l'animateur enthousiaste, Zam Bhotiva-Don Quichotte.

Les « Polaires » avaient désormais pignon sur rue ; des frères et des sœurs y étaient affiliés ; des mécènes généreux signaient les chèques indispensables. Et il faut reconnaître, à la juste gloire des fondateurs, que ceux-ci distribuaient généreusement des subsides à leurs compagnons dans le besoin.

— Vous devriez devenir « Polaire », me dit un jour l'ami qui, dès le commencement, avait eu foi dans les communications de l'oracle de force astrale. « On » serait enchanté de vous y recevoir. Les « Polaires » ont un rôle de premier plan à jouer. Venez donc un soir causer avec Zam Bhotiva, votre initiation se fera aisément.

Après tout, je n'avais aucune raison de refuser. Et puis, étant curieux par nature et par profession, je ne tenais pas à rater cette occasion de pénétrer dans une société secrète à laquelle quelques esprits distingués — par conviction, par plaisanterie, pour passer le temps ! je n'en sais rien — avaient donné leur adhésion.

Je sonnai donc un soir, après le dîner, à la porte du petit immeuble qui abrite les destins de la Fraternité polaire.

Un jeune homme, aux yeux scrutateurs, m'introduisit dans une grande pièce au rez-de-chaussée, qui servait de bureau, de salle de travail aux membres de la Fraternité.

Je remarquai un vieillard à la barbe chenue, quelques jeunes gens, au visage inquiet, une dame d'un certain âge, douée d'un aimable embonpoint, et une fort jolie personne, élégante, fraîche et dont la chevelure d'or semblait mettre un rayonnement dans la chambre.

Les uns lisaient, d'autres conversaient à voix basse. Petit à petit, pendant que j'attendais bien tranquillement, tout ce monde s'en alla sans bruit.

J'étais resté seul et j'examinais le Centre des Polaires. Dans le fond, un petit escalier de bois et dans un angle, mes yeux furent attirés par une statue encastrée dans une châsse.

Je m'approchai de la statue qui représentait une déesse hindoue. Elle devait être animée d'une force mystérieuse, car je ne sais trop à quel mobile j'obéis, mais je me sentis quasiment obligé de tendre les mains vers elle.

Et je sursautai brusquement : j'avais nettement ressenti un picotement, exactement comme si une décharge électrique m'avait traversé les mains.

— Ah ! ah ! vous avez éprouvé les effets magiques de notre statue ! fit une voix derrière moi.

Je n'avais entendu personne s'approcher de moi.

Par où était venu le maître de céans ? Avait-il descendu l'escalier ou avait-il tout bonnement ouvert la porte extérieure ? Je ne saurais le dire ; il me sembla assez mystérieusement surgi près de moi.

C'était un homme plutôt grand, maigre, avec une figure aux traits anguleux, à la mâchoire volontaire. Des yeux clairs et perçants éclairaient sa physionomie plutôt sympathique.

— Curieuse, cette statue, n'est-ce pas ? me dit-il. Elle nous a été donnée par un personnage haut placé dans les hiérarchies occultes et qui a eu la chance d'approcher les trois maîtres dont les intentions s'expriment par « l'oracle de force astrale ».

» Non, non, ce n'est pas une illusion, ajouta-t-il en voyant que je secouais mes mains. Elle dégage une force mystérieuse à laquelle même les natures les plus grossières sont sensibles. »

Nous bavardâmes longtemps. Zam Bhotiva tenait à s'assurer de mes connaissances théoriques et de mes bonnes intentions pratiques. Il me parla longuement de « l'oracle » et de l'activité de la Fraternité polaire. Il ne me cacha pas que des catastrophes effroyables — c'était alors en 1932 — allaient fondre sur la France l'année suivante qui serait l'année de feu.

Mais les « Polaires » veillaient... Avec discrétion, il évoqua les luttes que ses amis et lui menaient contre les forces mauvaises qui voulaient les abattre.

Ces forces étaient de deux sortes : les unes étaient déclenchées très prosaïquement par des adversaires jaloux qui l'avaient dénoncé, sous je ne sais quel prétexte, à la police ; les autres étaient d'un ordre surnaturel.

A l'en croire, les Soviets se livraient furieusement à la magie noire. Un centre bolchevik s'était établi près des Polaires et presque chaque soir, me dit-il, des tourbillons, des rafales de vent secouaient sa maison. Mais, grâce à sa

volonté et à celle de ses frères polaires, il repoussait ces tempêtes astrales et il émettait des fluides qui rendaient aux rouges magiciens noirs la monnaie de leur pièce.

J'aurais bien voulu entendre souffler ces mistrals, ces aquilons, ces tramontanes, ces siroccos magiques ; j'aurais aimé voir vibrer les murailles, voltiger les papiers, claquer les portes.

Nous attendîmes ; mon hôte crut distinguer un début d'ouragan. Mais nos adversaires craignirent sans doute la puissance de mon innocence, car je ne perçus même point un soupir de zéphyr.

Après quelques entretiens amicaux de ce genre, il fut décidé que mon initiation aurait lieu, tel soir déterminé. J'étais *dignus, dignus intrare in illo docto corpore*.

Lorsque j'entrai ce soir-là dans la maison des Polaires, je notai une agitation inaccoutumée. Des chuchotements, des piétinements se faisaient entendre au-dessus de ma tête. La grande pièce du rez-de-chaussée était plongée dans la pénombre ; parfois passait une ombre fugitive qui disparaissait comme elle était venue.

Après une bonne demi-heure d'attente, un aimable jeune homme se présenta devant moi et laconiquement m'invita à gravir les marches de l'escalier et à frapper à la porte à laquelle il menait.

Au moment où je commençais à monter, des sons harmonieux résonnèrent à mes oreilles : chants angéliques, symphonies assourdies et divines, avant-goût des musiques des sphères, des joies orchestrales du paradis, des chœurs des milices célestes.

J'ignore où le gramophone était dissimulé, mais l'effet n'était point désagréable.

Mis ainsi en appétit par les plaisirs attendant l'initié polaire, je continuai à monter. Une grande porte s'élevait devant moi ; je heurtai le bois du poing, comme il m'avait été prescrit. Le battant glissa sans que je visse

personne et une voix mystérieuse et autoritaire me pria de m'asseoir.

Je me trouvai dans une chambre entièrement noire : la porte se referma derrière moi et je m'assis au petit bonheur sur un fauteuil.

« Eh bien ! pensai-je, voilà un groupe qui fait des économies d'électricité. Sans doute, les initiés sont-ils suffisamment éclairés par les « Trois petites Lumières » de l'Asie mystérieuse. »

Je n'avais, pour charmer mon attente, qu'à écouter l'orchestre invisible dont les divins accords m'arrivaient étrangement assourdis.

Je toussai, m'agitai sur ma chaise et voici tout à coup qu'une ampoule voilée de bleu s'alluma... et j'aperçus, rangés devant moi, immobiles sur leur siège, une demi-douzaine d'hommes revêtus de cagoules bleues. ]

J'étais ainsi assis depuis le début, en face d'eux, sans que j'en eusse été averti. Ils étaient tous remarquablement immobiles, si bien que je crus un moment avoir affaire à des mannequins, mais mon illusion se dissipa vite, quand ils m'adressèrent la parole.

Je dois dire que mon attention fut vite détournée de ces excellents frères en cagoules. La lueur bleuâtre de l'électricité tombait, dans un coin, sur une grande épée dont l'acier étincelait. Je pensai aussitôt à ces accessoires de théâtre que l'on aperçoit parfois sur le plateau du Châtelet ou de la Porte-Saint-Martin et je fus étonné qu'elle fût placée aussi avantageusement qu'un objet précieux.

C'était un objet précieux et il fallait toute mon ignorance et toute ma vulgarité d'esprit pour n'y avoir pas pensé.

Je compris vite le rôle qu'elle était destinée à jouer. Mes examinateurs en cagoule se décidèrent enfin à parler. Le grand maître, celui du moins que je jugeai

être le grand maître, me fit un petit discours me recommandant la discrétion. On me posa ensuite différentes questions auxquelles je dus répondre d'une façon satisfaisante car, après s'être retirés tous les six dans une pièce voisine pour délibérer sur mon admission, ils revinrent rapidement et m'annoncèrent que je méritais l'insigne honneur d'être admis dans la Fraternité polaire.

Et je vis alors à quoi servait l'épée, l'épée étincelante au manche en forme de crois... Le grand maître se leva et alla saisir l'arme qui paraissait avoir été fabriquée la veille, tellement la lame resplendissait. Puis il revint vers moi et me commanda de m'agenouiller, tandis que les autres frères polaires, debout eux aussi, formaient la chaîne magique autour de moi.

Je répétais ensuite les termes d'un serment que je jurai de ne jamais divulguer (ce qui explique ma discrétion à ce sujet) et le grand maître me frappa trois coups sur la tête avec la fameuse épée.

J'étais Polaire : la musique invisible célébra, par des chants éperdus et une marche triomphale, ce grand événement.

Avec mille précautions, avec de grands gestes de respect l'épée flamboyante fut remise en place.

Quelle était donc cette épée merveilleuse ? Peut-être celle qui servit à chasser nos parents du paradis terrestre ?...

Oh ! c'était presque mieux que cela. On daigna m'apprendre en effet que l'épée en question était celle de Jeanne d'Arc et que la France serait sauvée, grâce à sa puissance magique.

Il faut savoir qu'une tradition occulte enseigne que si Jeanne d'Arc a délivré la France, c'est parce qu'elle fut en possession d'une épée talismanique, que les grands êtres qui voulaient le développement de notre pays, avaient magnétisée et chargée de puissance victorieuse.

Il vint un temps où le sort fut plus fort que le talisman. Avant d'être prise par les Anglais, Jeanne d'Arc avait caché l'épée magique dans la ville de Compiègne. Vainement, les Anglais recherchèrent cette épée et pour cela fouillèrent toutes les maisons, toutes les églises. L'épée resta dans sa cachette durant plusieurs siècles. Mais les Polaires ont retrouvé cette épée. Ils se serviront de sa puissance, quand l'heure sera venue, dans l'intérêt de la France qui est la nation polaire, appelée à régénérer l'humanité.

Et si l'on objecte — comme je l'ai fait moi-même — que l'épée est bien étincelante, bien neuve, pour avoir dormi depuis le règne de Charles VII, dans quelque crypte de basilique, quelque catacombe de monastère, il convient de hausser les épaules et de mépriser une telle remarque aussi terre à terre. Les Polaires ont la foi, la foi qui sauve, la foi qui, puisqu'elle transporte les montagnes, peut bien transformer une épée, et c'est là en somme l'essentiel.

\* \*  
\* \*

L'année de feu, l'année 1933, s'est écoulée et les catastrophes annoncées par l'oracle de force astrale n'ont, heureusement, pas eu lieu.

— Alors, diront les esprits superficiels, à quoi peuvent maintenant servir les Polaires ? Ne proclamaient-ils pas qu'ils avaient pour mission d'aider « l'humanité dolente » au milieu des bouleversements de toutes sortes qui allaient se produire dans le monde en général, et la France en particulier ?

Zam Bhotiva, qui conserve la foi, n'est nullement embarrassé pour expliquer comment les sages de l'Himalaya ont pu annoncer des événements qui ne sont point

arrivés. C'est une contradiction apparente qui ne le gêne point.

Comme je lui avais posé cette question, je surpris même sur ses lèvres un sourire légèrement moqueur pour ma naïveté.

— D'abord, fit-il, l'année 1933 ne s'est terminée en réalité que le 22 mars 1934. Le 1<sup>er</sup> janvier est une date arbitraire. Or, on a vu auparavant se dérouler la nuit du 6 février. C'est le commencement des bouleversements qui vont avoir lieu. Cette nuit fatale est l'origine d'une ère de troubles. Ce qui importe, ce qui est grave, ce sont les causes. Les causes ont été enfantées en 1933. Le feu a été allumé en 1933. Nous n'allons pas tarder à voir les flammes se développer.

Si vous faites un geste d'épouvante, on vous rassure, Dieu merci, en vous montrant l'épée de Jeanne d'Arc !

Mais enfin l'épée magique repose toujours au premier étage de la maison des Polaires et Zam Bhotiva, qui préside seul maintenant aux destinées de la Fraternité avec son ami F..., n'a pas eu l'occasion d'espadonner et de s'en servir autrement que pour recevoir un nouveau « frère ».

Par contre, il est un autre objet qui fait merveille, dit-on, entre les mains du chef des Polaires, ce n'est plus une épée magique, c'est une baguette magique, ce n'est plus l'épée de Jeanne d'Arc, c'est la baguette de Pic de la Mirandole...

Zam Bhotiva fut en effet enflammé tout d'un coup par le désir de découvrir des trésors cachés.

Je me souviens que, dans mon enfance, j'étais très impressionné en lisant dans un conte de fées qu'un petit homme, magicien de son état, possédait un bâton qui sautait trois fois quand il passait au-dessus d'un trésor. Je pensais que c'était une rêverie de la sixième année.

Je me trompais. C'était aussi une rêverie de l'âge mûr.

Zam Bhotiva, peut-être au moyen de l'oracle de force astrale, trouva la baguette de Pic de la Mirandole. Cette baguette, analogue à celle des sourciers, avait la propriété de vibrer d'une façon spéciale à l'approche de l'or. Elle reconnaissait l'or enfoui à une distance de plusieurs kilomètres. Avec une telle baguette, avoir la fortune et aider par elle l'humanité dolente, n'était plus qu'un jeu d'enfant.

Zam Bhotiva se mit en quête du fameux trésor des Albigeois. On se rappelle, en effet, qu'avant d'être exterminés au XIII<sup>e</sup> siècle, par l'implacable Simon de Montfort, les Albigeois avaient caché richesses, manuscrits précieux, trésors de toutes sortes, dans le château de Montségur, sur lequel régnait la divine Esclarmonde de Foix.

Et justement, le chef polaire entra en relations avec une descendante d'Esclarmonde de Foix, ou avec une pseudo-descendante. Quoi qu'il en soit, tous deux s'allièrent et décidèrent de faire des fouilles. Zam Bhotiva ne doutait point que le bâton de Pic de la Mirandole — qui savait tout ce qu'on peut savoir et beaucoup d'autres choses encore — ne lui fît découvrir le trésor.

Mais le roc des Pyrénées est dur et les fouilles coûtent cher. Il fallut renoncer.

Zam Bhotiva ne se découragea pas. Il a autant confiance dans sa baguette que dans l'oracle de force astrale et il voyage actuellement en Espagne où on lui avait signalé un fabuleux trésor.

Aux dernières nouvelles, la baguette aurait sauté trois fois dans sa main pour annoncer la présence d'une prodigieuse mine d'or. C'est la grâce que, de toutes nos forces, nous souhaitons au chercheur de trésors...

Mais que devient, en l'absence de son animateur principal, la Fraternité polaire ?

Avec la patience des saints et des martyrs, les Polaires

attendent la venue de l'année de feu. Elle a été prédite, donc elle viendra. Pour tromper leur ennui, ces messieurs continuent à se réunir mystérieusement sous leurs cagoules moyenâgeuses, à prononcer des formules symboliques, à sentir les effets de la statue de la déesse hindoue et à révéler la puissance invincible de la merveilleuse épée de Jehanne, la bonne Lorraine...

Mais quelque foi qu'ils aient dans les destins polaires, leur assurance a été, ces derniers temps, quelque peu ébranlée. Une grosse déception a terriblement affligé le comité directeur de la Fraternité.

Il est pénible pour une société, aussi strictement organisée que celle-là, de n'avoir plus de grand maître à sa tête. Mgr X..., qui, pour avoir longtemps porté la mitre, avait gardé un goût un peu trop prononcé pour l'autorité, dut se démettre de ses hautes fonctions.

Un second évêque, gnostique celui-là, ne réussit pas mieux. Zam Bhotiva, le véritable créateur des Polaires, erre à travers les Espagnes, sa baguette à la main et F... est à présent le seul chef du groupement... Les Polaires s'accommodaient de ce chef provisoire, parce que l'oracle de force astrale les avait remplis d'espoir : un chef, un véritable chef, auquel il serait honorable d'obéir, était en marche.

De son lointain ermitage, le père Julien avait, à plusieurs reprises, annoncé qu'avant l'année de feu, il viendrait de l'Orient, un messager qu'il appelait « Celui qui vient ». Ce messager serait le chef légitime et incontestable des Polaires. Il commanderait et en se conformant strictement à ses ordres, la mission polaire serait réalisée. Quelle était cette mission exacte ? Peu importait, le vague convient à ces sortes de matières. L'essentiel était que le messager était en route. Comme autrefois les grenouilles, les Polaires demandaient un roi, et ce roi arrivait à grands pas.

D'où venait-il ? Cela non plus, on ne le savait pas. L'Orient est vaste, mais quand l'année de feu fut proche, les Polaires furent informés de façon magique, que « Celui qui vient » était parti des Indes sacrées pour retrouver ses disciples.

Le jour où fut déchiffré ce message fut un jour de grande espérance et l'on manifesta une vive allégresse avenue Junot.

Hélas ! les desseins de Dieu comme ceux des sages de l'Asie mystérieuse sont insondables. Le messenger providentiel se mit en route, mais on l'attend toujours.

On a beau être un envoyé des « Petites Lumières », on ne voyage plus, comme au temps des Mille et une Nuits, sur le tapis magique. Le futur chef polaire s'embarqua très prosaïquement sur un paquebot, pourvu de tout le luxe moderne.

« Celui qui vient » n'était-il pas assez convaincu de la grandeur de sa mission, était-il trop jeune et trop attaché encore aux joies matérielles ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que le sublime messenger ne débarqua jamais. Les flambeaux, allumés en son honneur avenue Junot, s'éteignirent et l'on apprit — toujours de façon occulte — que l'être mystérieux, désigné par les sages, s'était laissé séduire par les faiblesses de la chair.

Une passagère — une Dalila suscitée par les forces du mal, ou une vulgaire « vamp » d'Hollywood ? — n'avait eu qu'à sourire pour que « Celui qui vient » oubliât sa mission et le sort de « l'humanité dolente » et s'enfuit avec elle.

Il doit actuellement, dans une retraite discrète, filer le parfait amour et l'épée de Jeanne d'Arc, sous la surveillance des frères en cagoules, attend toujours qu'un chef prédestiné la brandisse pour pulvériser les ennemis de la France...

## LA RÉSURRECTION DE CONAN DOYLE

Un jour où j'étais allé rendre visite, avenue Junot, à Zam Bhotiva, je le trouvai très ému. Quelques frères, autour de lui, manifestaient aussi une vive agitation.

— Je m'embarque demain pour Londres ! me dit-il fiévreusement.

— Pourquoi donc ? demandai-je.

— Pour causer avec Conan Doyle.

Comme le créateur de Sherlock Holmes était mort déjà depuis un certain temps, je réprimai mal un mouvement de surprise.

On m'expliqua alors ce qui, pour le moment, m'était incompréhensible. Dans l'après-midi même, le romancier défunt était apparu et l'on me lut le communiqué destiné à paraître dans le « Bulletin des Polaires ».

« Le frère Arthur Conan Doyle nous est apparu et parmi les choses fort intéressantes qu'il nous a dites, il nous a exprimé le désir de s'intéresser au groupe polaire. Il a promis à ses amis de donner des preuves et des manifestations de la vie d'outre-tombe... L'esprit de sir Arthur attend, dans sa belle Écosse, la rencontre des rayons rouges et des rayons violets. Alors, il pourra se révéler à ses amis et leur parler. (Il s'agit, dans ces rayons, de vibrations spéciales pouvant mettre en communication des entités de différents plans). »

Il est, sans doute, permis de s'étonner du mouvement d'admiration posthume qui s'est créé autour de Conan Doyle. A peine cet écrivain était-il mort, qu'un grand nombre de spirites anglais et français n'hésitaient pas à le considérer comme l'un des plus grands génies de l'humanité. Ce qui est — à vrai dire — assez stupéfiant. Faut-il attribuer une aussi bizarre opinion à l'extraordinaire ignorance des spirites pour tout ce qui n'est

pas l'au-delà et notamment pour la littérature, ou plus simplement, au fait que Conan Doyle avait promis de se manifester après sa mort ?

On ne sait... Toutefois, certaines revues, parlant de l'historiographe de Sherlock Holmes, n'ont pas craint de lui décerner le titre de Maître de la Grande Confrérie blanche...

C'est à tout le moins inattendu... On ne voit pas très bien la Grande Confrérie blanche envoyant spécialement sur terre un de ses représentants pour écrire des romans policiers, quelque ingénieux qu'ils puissent être.

En tout cas, chez les Polaires comme chez beaucoup d'autres groupements dits « spiritualistes », Conan Doyle jouissait d'un prestige remarquable.

Aussi, après l'apparition du romancier britannique, Zam Bhotiva, sans hésiter, décida-t-il de se rendre à Londres.

Il fut reçu par lady Conan Doyle qui organisa, le 27 janvier 1931, une séance spéciale pour mettre en rapport l'esprit de son mari et le représentant des Polaires.

Et sir Arthur parla... Mais il a besoin, pour s'exprimer, non seulement d'un médium qui est Mme Grace Cook, mais aussi d'une âme fraternelle défunte, qui lui sert de truchement dans l'au-delà. O mystère ! Cette entité, par laquelle l'auteur de tant d'histoires extraordinaires doit passer, est un certain White Eagle, de son vivant chef d'une tribu de Peaux-Rouges...

Pourquoi ces complications ? Je ne me chargerai pas de vous les expliquer.

Il semble bien qu'il peut surgir des froissements dans les rapports des vivants et des morts, comme dans les rapports des hommes entre eux.

Sans doute se produisit-il quelque « pique » entre l'esprit de Conan Doyle et le chef des Polaires. Le bulletin de cette fraternité cessa brusquement d'en parler et Zam Bhotiva se tourna vers d'autres rêves.